

AURÉ ET RENO

À L'ASSAUT DE LA CORYPHÈNE

Une voie mythique, un « monument historique » selon les frères Bernard, sans doute l'une des dernières courses d'alpinisme des Calanques. Ouverte « en grosses » par Claude Cassin et Joël Coqueugniot en 1967, encordés à la ceinture et rappels à l'ancienne. La voie suit un tracé évident, l'arête de la tour Save – ce pilier colossal qui barre l'accès est du cirque du Devenson, le dieu du vent, seul maître en ces lieux où la vie animale se résume à de rares goélands, quelques insectes et d'innombrables chauves-souris. Dans les premières longueurs, bien calé dans mon baudrier et mes chaussons, j'ai à plusieurs reprises imaginé les ouvriers. Leur courage, leur sens de la montagne m'a réellement subjugué. C'étaient de vrais Montagnards, avec un grand M.

Cette voie, cela fait plus d'un an que nous la convoitons, Reno et moi. Reno, c'est le compagnon de cordée avec qui j'ai déjà vécu quelques belles escalades. Un grimpeur qui ne compte plus les ascensions en solo, mais qui sait aussi partager son plaisir dans de belles cordées. L'automne dernier, dans les splendides longueurs de la grande arête du Devenson, la porte ouest qui autorise un délicat accès au cirque par les corniches Paretti, nous n'avions d'yeux que pour elle : LA Coryphène. Nous nous sommes entraînés tout l'hiver, en salle, sur les blocs de Fontainebleau, à Chamonix. Fin mars, je reçois un coup de fil. « *Dis-moi, tu fais quelque chose le week-end prochain ? La Coryphène, ça te branche ?* » Quelques secondes d'hésitation, puis je lance : « *Le train de 18h, ça t'irait ?* »

Reno et Auré.

Auré alias Aurélien Kuhn est grimpeur depuis septembre 2009. Il signe ici son premier article dans le Crampon. Bienvenue, et bravo !



Nous avons prévu de rester trois jours. La cheminée du Patron au promontoire des Américains sera le test du premier jour. Une voie d'une centaine de mètres, datant de 1942, fendue d'une large cheminée de 40 mètres où ramonages et coincements vous ramènent un siècle en arrière. Après quelques échauffements sur les falaises de l'Oasis, nous attaquons la fameuse cheminée, chargés des friends, coincideurs et autres sangles. Le rocher n'est pas excellent, mais c'est exactement le genre de conditions que nous allons rencontrer demain. L'aragonite craque sous les chaussons, le sac frotte la roche. Après quelques mouvements de contorsionnistes et une sortie de cheminée plus qu'athlétique sur de minuscules réglettes, nous arrivons enfin au sommet du promontoire. Trois rappels plus tard, nous nous retrouvons sur le chemin du retour, prêts et confiants pour le lendemain.

Bien calé dans mon baudrier, j'ai imaginé les ouvriers. Leur courage, leur sens de la montagne m'a réellement subjugué. C'étaient de vrais Montagnards, avec un grand M.

Le soleil nous cueille quand nous passons le col, tout près de la grande Candelie et de son Candelou. Nous sommes partis de Luminy à 6h ce matin et cela fait plus d'une heure et demi déjà que nous marchons dans la pénombre, sans un mot. Nous passons le Cap Gros, la Concave, le plateau du Devenson sans nous en rendre compte, emplis d'un étrange mélange d'excitation et de concentration. Il est tout de même 8h30 quand nous trouvons le départ des rappels. Juste à côté, deux stèles, face à la mer, témoignent que la montagne peut être aussi cruelle que belle. Émouvante vision. Mais le moment est venu de s'engager dans le premier rappel de la tour Save. Nous glissons une bouteille d'eau dans un buisson ; elle sera notre meilleure amie lorsque nous sortirons. Un dernier tour d'horizon, nous voilà partis.



La tour Save et la Coryphène. « La voie fait 250 m mais l'itinéraire louvoie beaucoup, il y a environ 300 m d'escalade », dit Auré.

Après trois rappels dans les pierres branlantes, les touffes de romarin et les genêts, les fameuses barasses comme on dit à Marseille, nous atteignons enfin la grande vire du bas du couloir. Une grande traversée vers l'ouest nous amène au sommet du dernier rappel diagonal, sur deux pitons tout neufs, qui permet d'atteindre le fameux pin du dernier rappel. Je m'élançais, confiant, lorsqu'au sommet du dernier ressaut vertical, haut d'une dizaine de mètres, une pierre roule sous mes pieds. Malheureusement, je venais de traverser une courte vire et la corde n'était pas tendue : je me retrouve soudainement au bas du ressaut. Les pitons ont tenu, je reprends mes esprits. Une courte et ultime traversée, et nous apercevons enfin le pin surplombant la mer.

De là plonge le dernier rappel, non des moindres : un fil d'araignée de 80 mètres déversant sur plus de 10 mètres, plein gaz, avec un jeté de corde pour atteindre la terrasse de départ quelques mètres au-dessus de l'eau. Problème, le pin est complètement sec. Heureusement, une dizaine de mètres au-dessus, un bosquet d'arbres bien verts nous permet de fixer la corde. Plus habitués aux courses en montagne qu'à l'escalade sportive, nous ne disposons chacun que d'un rappel de 50 mètres. Qu'à cela ne tienne, nous avions prévu de rabouter les 2 brins d'un rappel pour former 100 mètres de corde fixe. Nous grimperons avec le second rappel. Le poids du sac commence à nous endolorir sérieusement les épaules, et c'est avec soulagement que nous le posons enfin. Nous nous restaurons quelque peu et Reno entame la descente. Un dernier rappel éprouvant, le soleil commençait à taper fort et le passage du nœud sur ce fil d'araignée nous a causé quelques soucis. Nous avons dû utiliser nos maigres connaissances d'escalade artificielle mais, avec pédales et machards, nous en sommes venus à bout.

L'après-midi est déjà entamée lorsque nous commençons enfin l'escalade. Reno grimpera les premières longueurs en tête, trois 6b assez athlétiques. L'aragonite vole en une pluie de chips qui vient recouvrir la moindre surface un tant soit peu plate. J'en suis couvert. Après 60 mètres de cheminée, il s'agit de contourner le toit qui barre le bas de la tour et au sommet duquel nous avons posé le dernier rappel. Lorsque j'atteins le second relais,

juste à gauche du toit, je comprends pourquoi Reno m'a demandé de me faire léger pour l'escalade de cette longueur : il est suspendu à trois pitons plantés là, dans un mur légèrement déversant, le cul dans le gaz comme on dit. Encore 30 mètres d'une escalade plus fine, moins athlétique mais plus technique pour contourner cet énorme toit. Cette longueur est presque verticale, sur de petites prises, entrecoupée de deux surplombs nécessitant des rétablissements dignes des blocs de Fontainebleau. Après une dernière suée, nous émergeons enfin au pied du grand pin. L'après-midi touche à sa fin.



Reno dans la L2.

À ce moment-là, nous savons que nous allons sortir de nuit. D'autant que sur les 200 derniers mètres d'escalade, il va falloir porter ces 100 mètres de corde supplémentaires, de nuit. Après avoir récupéré le sac laissé là, nous mangeons un morceau, buvons nos dernières réserves d'eau, prenons quelques photos et nous remettons en route. Je reprends la tête de la cordée par une longueur facile en 4, mais sur un rocher complètement délité. Sur 60 mètres, je ne poserai que 2 friends. Reno me rejoint, il porte le sac de hissage, moi le sac léger. Il reste 6 longueurs pour sortir par la voie du Baou Rouge. Le crépuscule nous envahit, suivi de peu par des

dizaines de chauves-souris. Nous grimpons ce raide pilier en 5 en hissant le lourd sac, dans le noir. La lune ne se lèvera pas et nous ne distinguons même plus la mer. Seul le halo de nos lampes frontales trouble l'obscurité. Il nous faudra encore presque 4 heures pour terminer cette ascension et ce n'est que vers minuit que nous sortons enfin sur le grand plateau du Devenson. Ereintés mais heureux ! La bouteille nichée dans les buissons est vidée en quelques secondes. Une renaissance pour nos gorges desséchées. Après avoir fait un sort aux quelques vivres restants, direction le chemin du retour. L'aventure prendra fin à 2 heures du matin, lorsque nous pourrons enfin nous coucher, 20 heures après nous être levés.

Malgré une bonne nuit de sommeil et un petit déjeuner tardif, les forces nous manquent pour retourner grimper. Nous nous accordons un pique-nique au sommet du mont Puget. Nous aurons ainsi tout le loisir d'admirer le panorama à 360° avant d'attaquer la partie la plus difficile du week-end : le retour sur Paris avec une SNCF en grève. Cela ne suffira pas à altérer notre joie et c'est avec le sourire que je m'assoupis, allongé dans le local à bagages du TGV qui me berce gentiment. *Auré*